LES CRIMES DE LA RÉVOLUTION.

OU

RÉPONSE AU LIBELLE CONCERNANT: UN ROI, DES PRÊTRES, ET LA RENTRÉE DES ÉMIGRÉS.

Par P. J. T. DUMONRIER.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Tancrède.

De l'Imprimerie de la Société Typographique des Trois Amis ; rue Saint-Jacques, n°. 51.

An V de la République.
1797.

Il paroît, depuis quelques jours, un pamphlet, dont il seroit à souhaiter que tous citoyens lisent et et en fassent part à leurs amis des départemens. Le format est in-12, formant 24 pages, couverture aurore, portant pour titre : *les Etrennes des honnêtes gens, ou la République traitée comme elle le mérite : suivie de l'opinion du plus fort sur un roi, des prêtres, la rentrée des émigrés et la constitution*. Cet ouvrage est adressé aux incroyables. Prix, 4 sols. Se trouve entre les mains des colporteurs.

LES
CRIMES DE LA RÉVOLUTION,
OU
Réponse au Libelle intitulé : un Roi, des Prêtres, et la rentrée des Émigrés.

J'en suis fâché pour les anarchistes et les meneurs du peuple, mais je ne serai point assez lâche pour le flatter : je ne le traiterai pas non plus avec cette aigreur qui ne fait que peser sur les maux de l'universalité des citoyens ; je veux ramener, par la raison, le Français à des principes dont il n'auroit jamais dû s'écarter, pour ne pas perdre le bonheur.

Depuis la révolution, le peuple a été sans cesse le jouet d'une poignée d'intrigans, qui le tourmentent encore, et vont encore le travailler, parce que le tems des élections approche, et qu'ils ont le plus grand intérêt à se conserver dans les différentes classes qu'ils ont extorquées, parce qu'il leur semble très-commode d'exister aux dépens des nations, quelle que soit l

forme de gouvernement qu'elles aient adoptée.

Il est très-malheureux pour le peuple, que l'on soit obligé de se conformer à ses goûts pour lui faire du bien; il est semblable à l'enfant qui a besoin d'une médecine amère, et qu'on lui présente dans un vase dont les bords sont couverts de miel. Si un écrivain ne prend point un titre saillant et même anti-civique pour son ouvrage, son ouvrage reste dans l'oubli, et il ne peut opérer l'utilité publique. Il semble que le peuple soit déjà fatigué d'un mode de gouvernement, qui seul peut ramener le calme et la félicité. Cette insousciance, je le répète, est le fruit monstrueux de l'intrigue, et le succès des desseins de tous les prétendus libérateurs de la France. Déchirons le voile épais qui cache aux yeux du peuple sa véritable félicité. Versons un baume consolateur sur les plaies depuis long-tems ouvertes!

Il viendra sans doute un jour, et ce jour n'est pas loin, où le frère n'aura plus besoin de surveiller son frère, où le seul titre de citoyens servira de garantie pour les propriétés et pour les personnes : digne fruit des bonnes mœurs que vont enfanter l'instruction et les exemples de nos grands hommes. Du côté des exemples, la république française n'a point à porter envie aux républiques d'Athènes, de Sparte et de Rome; par une utile et glorieuse comparaison, nous prouverons un jour, qu'à cet égard, elle les a surpassées : il n'en est pas encore de même de l'instruction; elle vient à pas lents; les orages révolutionnaires ont retardé sa marche; mais après le 9 thermidor, elle a reçu des forces nouvelles; c'est cependant de cette instruction que dépend le bonheur du peuple : retraçons-lui quelques exemples des fureurs du vendalisme, son plus cruel ennemi; les destructions des

chefs-d'œuvres du génie, la dégradation des monumens des arts sont irréparables. Oui, le vendalisme est pire que la tyrannie ; ailleurs, celle-ci protège les artistes et les savans, pour se ménager un encens vénal, que ces hommes dégradés lui prostituent ; mais le vendalisme ne consulte que son délire destructeur ; il ne respire que le plaisir barbare de tout anéantir. On a cependant échappé des débris précieux ; tels entr'autres, un tableau de *Franck*, dont le sujet étoit prophétique. Il représentoit l'ignorance brisant des sculptures, tandis qu'un barbare armé de torches, s'occupe à incendier.

Qui n'auroit le cœur déchiré, en pensant que quelques poignées de cendres nous coûtent des millions ? On doit être encore affligé de la rapidité avec laquelle, au moment de tout régénérer, les conspirateurs démoralisoient la nation, et nous ramenoient, par la barbarie, à l'esclavage ! Dans l'espace d'un an, ils ont failli détruire le produit de plusieurs siècles de civilisation. Il faut transmettre à l'histoire un propos de Dumas, membre du sanglant tribunal de Robespierre, concernant une science, dont les bienfaits incalculables s'appliquent à divers arts, et spécialement à celui de la guerre :

Lavoisier témoignoit le desir de ne monter que quinze jours plus tard à l'échafaud, afin de completter des expériences utiles à la république. Dumas lui répond : *nous n'avons plus besoin de chimistes*. Les conspirateurs n'ayânt pu faire de la France un vaste cimetière, en avoient fait, au moins, une immense prison !

Il existoit, à Brest, une table de bois précieux, apportée des îles Philippines ; la plus grande, peut-

être, qui soit d'une seule pièce; elle a neuf pieds de diamêtre.

Les courtisans et les ci-devant nobles, dont la plupart avoient voyagé, reportoient souvent dans leurs terres, dans des villages ignorés, des modèles, des médailles, des gravures, des livres, des tableaux : beaucoup de moines avoient visité l'ancienne patrie des arts, l'Italie ; et dans l'obscurité des cloîtres, étoient quelquefois des morceaux distingués. Telle est à Verdun, une *grande résurrection* par frère *Luc* : on l'a jugé digne de *Lebrun*.

A Morfontaine, près Senlis, on a brisé les pieds d'une statue qui servoit à décorer une fontaine publique.

A Montauban, divers monumens se détérioroient par des torrens de pluie; telle est la ci-devant Intendance, où les inondations ont ruiné un lambris précieux, et abîmé des livres, parce que, disoit-on, il falloit faire des réparations.

A Saint-Malo, les objets d'arts et de sciences étoient abandonnés à la vermine, à l'humidité, à l'insouciance.

A Bourges, on vendit à vil prix une foule de bons tableaux de *Boucher*.

Les superbes vitraux de l'église de Gisors, dépouillés du grillage de fer qui les défendoit à l'extérieur, ont été criblés de coups de pierre.

A Mayenne, étoit une descente de croix en marbre, les géographes font mention de cet admirable morceau, à la vue duquel les connoisseurs s'extasioient. Il est brûlé, sans espoir de pouvoir le restaurer.

Les archives des ci-devant chapitre d'Alby, ren-

fermoient des pièces d'une extrême importance; ces archives ont été brûlées.

Dans une maison étoit un chef-d'œuvre de marquetterie en ivoire et en nacre de perles; il est brisé.

A Saint-Maur-les-Fossés, on cassa toutes les têtes d'un superbe bas-relief représentant une fête.

A Saint-Sulpice de Paris, on a brisé la tête de l'enfant Jésus, et abîmé la superbe chapelle de la Vierge.

A Saint-Étienne-du-Mont, trois bas-reliefs en marbre ont été mutilés. Là étoient ces modestes mausolées, que l'admiration et la reconnoissance avoient érigé à plusieurs hommes célèbres. Tout est détruit, jusqu'aux épitaphes d'Antoine Lemaître, de Racine, de Tournefort et de Lesueur; on n'a retrouvé que celle de Pascal.

Dans le même tems, à Montbard, on arrachoit le cercueil de Buffon, pour avoir quelques livres de plomb.

A Verdun, les tableaux, les tapisseries, les livres et autres objets provenans de la cathédrale, furent transportés sur la place dite *Laroche*; les officiers municipaux, décorés de l'écharpe tricolore, le district, deux membres du département ont assisté à cette infâme expédition; on battit la générale, on fit prendre les armes; les Vendales se réunirent en orgie, et forcèrent l'évêque constitutionnel à danser autour du bûcher.

Quand on lit le procès-verbal des destructions des chefs-d'œuvres à Verdun, il y a de quoi verser des larmes de sang. Carcache, officier municipal, le complice des scélérats qui ont commis ces crimes, est mort. Le vendalisme, que l'infâme Roberspierre avoit soufflé dans toute la république, exerçoit, à

Nîmes, ses ravages, en détruisant plusieurs monumens antiques, en incendiant, en faisant détruire, par la terreur, la presque totalité des églises, et même ceux des particuliers qui craignoient que l'ignorance et la barbarie n'en prissent prétexte pour les conduire à l'échafaud.

Crocus, roi des Vendales, qui, dans le cinquième siècle, renversa la ville de Nîmes, et qui fut, à son tour, exterminé dans ses plaines, n'y répandit pas l'ignorance avec tant de cupidité, que le système affreux du cruel Roberspierre.

On avoit pris, à Sens, un arrêté qui détruisoit les *chartes*. Un homme, ami des arts, fit défoncer les tonnes qui les renfermoient : il y trouva des fragmens de la célèbre chronique de Vezelon, dont, à Sens, on possède le seul manuscrit.

L'armée révolutionnaire, et quelques êtres dignes d'y figurer, ont détruit, à Sens, le beau monument du chancelier Duprat, des statues colossales, une foule d'autres statues avec des bas-reliefs, au portail de la cathédrale, qui retraçoient une histoire suivie du grand-œuvre des alchimistes, tel qu'on le concevoit dans le treizième et le quatorzième siècle.

Le fer des Musulmans avoit épargné Ste.-Sophie de Constantinople ; l'inondation des barbares avoit épargnée la *maison carrée* de Nîmes : à Strasbourg, de nos jours, on a surpassé les Alains et les Sarrasins ; l'immense et superbe église de Strasbourg est méconnoissable : ajoutons qu'il en a coûté une somme considérable pour payer les attentats de ceux qui ont dégradé ce monument, dont la bâtisse a duré sept cens vingt ans, et que l'antiquité eût désigné comme la huitième merveille du monde.

Après avoir présenté le récit déchirant de ces

ravages, ne nous lassons point d'en rappeler les causes, et d'y appliquer les remèdes.

La postérité s'indigne avec raison contre le Calif Omar, qui fit incendier la superbe bibliothèque d'Alexandre, sous prétexte que l'alcoran suffisoit; contre un empereur Chi-Ho-ang-ti qui détruisit les anciens livres de la Chine; et croyez-vous que la postérité ne flétrira point ces nouveaux barbares, qui voudroient par-tout porter le fer et la flamme? Certainement, le temple des Druides, à Montmorillon, et celui de Diane, à Nîmes, n'ont pas été construits par la main de la raison, et cependant, quel est le véritable ami des arts qui ne desirât les voir subsister dans leur entier? Parce que les pyramides d'Egypte ont été élevées par la tyrannie et pour la tyrannie, faudroit-il démolir ces monumens antiques?

Quel est le voyageur qui n'ait pas gémi sur les débris des temples et des palais de Balba, de Palmyse et d'Athènes? Le patriotisme est-t-il donc dans les mots et dans les pierres! Écrâsez le crime, qui cherche encore à greffer le royalisme sur le crime; mais, au nom de la patrie, conservons les chefs-d'œuvres des arts.

Les derniers conspirateurs, hommes sans talens, mais vains, avec raison de leur nullité, avoient conçu une aversion mortelle contre les hommes éclairés; ils accueilloient exclusivement, ils publioient, aux frais de la nation, les productions ignominieuses de quelques écrivains mercenaires, flagorneurs imbéciles de l'oligarchie, que l'on appelloit démocratie, et plus bas encore que leurs protecteurs.

Dans tous les tems, les hommes qui ont opprimé le peuple, ont persécuté la raison et le génie

Critias étoit jaloux de Socrate, Denis de Syracuse, de Platon, de Néron, de Lucain et de Sénèque.

Périssent tous les traîtres, qui en corrompant l'opinion, feroient servir leur plume coupable à rétablir un roi parmi nous! Mais, ne plaçons pas au rang des esclaves impurs, des littérateurs, des artistes estimables qui, dans le silence du cabinet, accoutumés, pour ainsi dire, à converser avec Aristide et Caton d'Utique, avec Démosthènes et Cicéron, n'ont pas admiré l'homicide austérité de Couthon, ou bien l'éloquence meurtrière de Saint-Just, et qui n'ont pu reconnoître le char de la liberté dans ce tombereau sanglant, où Roberspierre faisoit traîner ses victimes. Marcus Brutus n'étoit pas un scélérat, lorsque, périssant à Philippas, et voyant la victoire injuste des triumvirs, il doutoit de l'existence de la vertu, dont sa vie entiere offroit un parfait modèle.

Hâtons-nous maintenant de tracer le tableau horrible que présenteroit encore le changement du gouvernement de la France; disons que le plus grand mal qui pourroit lui arriver, seroit de devenir monarchique.

Il n'est point de mesure, quelle qu'utile qu'elle soit en salut public, dont nos ennemis ne profitent, pour la faire tourner à leur propre avantage : à peine l'amnistie des rebelles est-elle prononcée, qu'ils propagent avec une affectation nouvelle les bruits les plus perfides; c'est avec le nom de la paix qu'ils cherchent à nous mieux faire la guerre!

Si l'on écoute les politiques de Londres, nous sommes devenus tout-à-coup les plus ardens zélateurs de la paix; jamais peuple n'a été plus facile que nous en négociations; jamais coalition armée

ne s'est présentée de meilleure grace à se dissoudre : tels sont les bruits insidieux que répand aujourd'hui la faction des ennemis de la liberté, et pourquoi ? Pour amortir l'ardeur de nos armées, pour arrêter leur marche triomphante pour les désorganiser, pour enchaîner, par une aveugle confiance, dans les dispositions mensongères d'une fausse paix, pour étouffer en tout notre énergie, pour nous abaisser enfin, par l'inévitable effet du moindre rallentissement dans l'exécution de nos mesures, de ces mesures auxquelles nous devons nos succès. Voyons les maux que produisit le bouleversement du gouvernement actuel.

A peine le Directoire a-t-il été établi, que les ennemis de la chose publique ont crié au despotisme....

Eh bien, assassinez le Directoire exécutif monstres qui ne respirez que l'anarchie ! Sans ce Directoire, où en serions-nous, pour la paix, non pas que nous voulions jamais la faire à des conditions basses, et telles que le lord Malmesbury, c'est-à-dire, l'espion titré du cabinet de Ste-James, vouloit faire accepter.

Les ennemis de l'état crient *haro* sur les ministres ; et depuis long-tems, sur-tout celui de l'intérieur, semble la bête noire de tous les ennemis de la chose publique. Ah pauvre France ! comme on cherche à t'anéantir !

Il est étonnant qu'on n'ait pas encore jetté un vernis odieux sur la conduite des généraux, qui, en ce moment font redouter les armes de la république à ces ennemis, et qui, au milieu du carnage ; arrêtent, non pas la victoire, mais l'effusion de sang, pour faire respirer l'humanité.

Pourquoi, encore, ne pas tomber à main armée sur la représentation nationale, sur les administrateurs des départemens, en général, sur tous ceux à qui le peuple a confié les pouvoirs. Pourquoi, comme du tems de Roberspierre, pourquoi ne pas couvrir la France de cadavres et de victimes expirantes, pourquoi, non pas sacrifier jusqu'au nom de la liberté, parce qu'elle seroit encore le prétexte des assassinats, mais les citoyens paisibles, à une bande de brigands armés ?

Ah ! détournons les yeux de ces tems d'horreur, où tout, jusqu'au bonnet de la liberté, n'offroit que l'image du sang !

Peuple Français ! toi qui renversa la Bastille, et en même tems la tyrannie, souffrirois-tu que des féroces assassins te plongeassent dans la plus terrible anarchie, afin de dominer sur tes débris ?

Rentre dans ton cœur, consulte ce cœur déchiré par les erreurs de ta révolution ; ce n'est pas toi qui les a commis, mais c'est toi qui les a laissé commettre.....

Respecte ton gouvernement ; il est le seul qui puisse te sauver. Reconnois ta majesté, ta dignité, dans tous ceux qui exercent les fonctions publiques en ton nom. Ecarte de ces plans tous les intrigans ; que l'immensité de l'ouvrage ne t'effraye pas...

Proscris ces libellistes incendiaires qui ne respirent que ta perte, et qui n'existent qu'à force de tromperies dont tu es l'objet.

Cependant, donner le grand, le sublime exemple de l'oubli des injures et du mal, que divers partis n'ont cessé de te faire. Efface de ton souvenir, les mots également odieux de Jacobins, de Royalistes de Feuillantistes, de Fédéralistes, de Girondins, et

tous ceux qui, depuis la révolution, n'ont fait que t'aigrir.

Si tu veux que le gouvernement te sauve, entoure-le, prends les armes pour sa défense. Souviens-toi, ô peuple Français ! que ce n'est qu'avec un gouvernement sanctionné comme tu l'as fait, que les nations pourront traiter.

Voici l'espoir sur-tout qu'attachent nos ennemis à ces bruits si faussement exagérés ; c'est en offrant au peuple Français cette douce image du repos et du bonheur qui doivent être le prix de tant de sacrifices, de lui faire sentir, dans le même instant, avec plus de vivacité, le tourment de ses longues fatigues et de ses pénibles privations ; c'est d'aigrir ses pensées, de lui inspirer des défiances sur la conduite de son gouvernement, d'exciter ses plaintes et ses murmures, de lui faire considéré ceux qu'il a chargés de son salut, comme refusant les offres qu'on leur a faits, et ne retardent ses jouissances, que pour conserver le pouvoir dont il les a investis.

De-là pour nous, les maux qui doivent naître du défaut de confiance, de-là les divisions intestines, l'anarchie enfin, et pour eux, le triomphe certain de leurs armes, tel est le but de ces perfides pacificateurs !

Comment devons-nous donc desirer la paix ? Comme le terme, je ne dirai pas seulement, de toutes les calamités inséparables de l'état de guerre, mais encore comme la fin de toutes ces agitations, de ces troubles domestiques, qui tiennent d'une manière nécessaire à la révolution.

Nos triomphes et nos principes nous permettent à-là-fois de vouloir et de dire ce que nous voulons ; notre justice sera toujours inséparable de notre

gloire. Oui, nous voulons la paix, mais une paix honorable.

Quant à nos ennemis, si nous jugeons de leurs intentions par l'effet que doit produire sur eux le entiment de leurs maux présens, nous croirons volontiers, qu'ils desirent une paix prochaine.

L'Espagne a, comme la Prusse, ouvert les yeux sur les projets ourdis dans le cabinet de St. Jaimes; ces puissances ont remarqué la constante assiduité avec laquelle ce gouvernement domine la mer du sud, tous les soins qu'il met à consolider la puissance dans l'Inde, pour se ménager, de-là, furtivement, une route vers l'Amérique, tomber à revers sur le Mexique et le Pérou, qui convoite, depuis long-tems son insatiable cupidité, et s'en emparer à force ouverte, dès qu'il le pourra sans danger. On a déjà reconnu que l'Angleterre est la seule et véritable ennemie.

Si l'on nous demande maintenant qu'elles sont les dispositions du peuple français, nous répondrons que toujours juste, toujours magnanime, toujours jaloux de son honneur, autant que de sa liberté, il saura distinguer ses ennemis, et les motifs de leur agressions; que même dans les loix que ses victoires lui donneront le droit de dicter, il ne confondra point les ridicules prétentions de la foiblesse et de la vanité, avec l'intraitable orgueil et la perfide puissance de la tyrannie; qu'il aura sur-tout égard, à la situation de ceux que la crainte et la violence ont forcé de marcher à la suite des chefs de cette ligue insensée; qu'enfin, en traçant de sa main triomphante, mais généreuse, les limites dans lesquelles il lui conviendra de se renfermer, il ne

repoussera aucun des offres compatibles avec ses intérêts et sa dignité, avec son repos et sa sûreté.

Telle est la politique du nouveau gouvernement français. Elle marche à découvert comme la gloire de ses armes. Oui, le peuple français traitera avec ses ennemis, comme il les a combattus, à la face de l'univers, qu'il prend pour témoin de sa justice, comme il l'a eu pour témoin de ses victoires.

Les horreurs intestines dont nous avons été témoins, ne doivent pas rester impunies, mais c'est aux loix à nous venger.

Nos armées n'ont point cessé d'être les modèles de toutes sortes de belles actions et de sacrifices, et ils sont d'autant plus glorieux, qu'ils viennent de la part d'excellens républicains, dont, la plupart, n'ont d'autre fortune, que leur courage et leur gloire. Mais quel citoyen n'en a point faits! On les regretteroit néanmoins, si l'on voyoit encore une partie intéressante du peuple, se cabrer contre le gouvernement, et se laisser mener par les anarchistes.

C'est alors que l'on verroit renaître les tems où Rome livré à la cabale des intrigans, trouva des Brutus!

Caton, en voyant périr la liberté, se poignarda pour ne lui point survivre. Ah! si la tyrannie prenoit le dessus, après tant d'années de la lutte la plus constante contre elle, de la part des vrais citoyens, je vois une forêt de poignards sorti de l'ombre, tomber sur les tyrans, les abîmer, les anéantir, ou se tourner contre des vaincus honorables, et verser le reste du sang qui n'a pu couler pour la liberté!

Au milieu des tourbillons révolutionnaires, des ignorans, des fripons et des mal-intentionnés, se sont attachés au char de la liberté; ils ont entravé sa marche majestueuse; le gouvernement écrasera les insultes politiques; ils feront place aux hommes instruits, probes et de bonne foi.

Peuple, tu veux un gouvernement, écoute; la république terrible envers les ennemis du dehors, plus terrible envers ses ennemis du dedans, se plaît à rallier ses enfans égarés. Malheur à qui persévérera dans l'oubli volontaire de sa patrie, et la révolte à ses loix. Paix et prospérité, sûreté, garantie aux observateurs de ses loix. Respect pour les propriétés, égards, amitié, concorde avec les nations nos alliées, obéissance aux loix, vénération pour leurs interprêtes. Voilà le gage du vrai bonheur; c'est ainsi que nous maintiendrons la liberté véritable; c'est ainsi que la France sortira de ses propres ruines, pour briller d'un plus beau lustre que celui dont elle a jamais joui; c'est ainsi que nous fixerons notre gloire et l'admiration de tous les peuples; on ne cherchera plus la France dans la France même; les nations l'aimeront, parce qu'elle est digne d'être aimée; mais il faut encore qu'elle retrouve ses mœurs, qui la faisoient autrefois chérir; elle n'est pas loin de la recouvrer. Qu'un gouvernement sage soit fortement établi, et bientôt les puissances de l'univers seront jalouses de sa splendeur et de sa félicité!

Se trouve rue Percée, au Bureau des Papiers-Nouvelles.